

À la recherche du bonheur

Léon Tolstoï



Perrin, Paris, 1886

Exporté de Wikisource le 23/01/2014

TABLE DES MATIÈRES

Préface i	D'où vient le mal 1	Le Filleul 7	Les Deux Vieillards 55	Ce qui fait vivre les hommes
113	Histoire vraie 167	Le Moujik Pakhom 189	Feu qui flambe ne s'éteint pas 229	

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Sous ce titre général : *À la recherche du bonheur*, j'ai réuni la plupart de ces contes populaires où le grand romancier, tout en nous familiarisant, dans un style d'une simplicité merveilleuse, avec sa morale, nous initie en même temps, d'une manière attrayante et dramatique, à la vie et aux mœurs si curieuses des paysans russes.

On sait que les derniers écrits du comte Léon Tolstoï ont soulevé de nombreuses discussions aussi bien en Russie qu'en France, où l'on ne connaissait, jusqu'à présent, les idées philosophiques de l'écrivain russe que d'après son livre didactique : *Ma religion*.

Ce sont les graves questions de l'essence de la vie, du parfait bonheur, de la vérité, tous ces problèmes qui passionnèrent et passionneront encore longtemps l'humanité, que le comte Tolstoï essaie de résoudre par sa morale. Cette morale, il cherche à la propager tantôt par des articles arides, tantôt aussi, heureusement pour les lettres, à l'aide de ces admirables récits dont je donne, dans ce volume, au public français, une traduction aussi rigoureusement littérale que possible.

En écrivant ces pages d'une grandeur biblique, l'auteur de *La Guerre et la Paix* avait encore un autre but ; il l'expliqua dans une conversation qu'il eut tout dernièrement avec l'écrivain russe Danilevsky :

«... Les millions de Russes qui savent lire, disait le comte Tolstoï, demeurent devant nous bouche bée, comme de jeunes choucas, et nous disent : — Messieurs nos écrivains, jetez-nous dans la bouche de la nourriture intellectuelle, digne de vous et de nous ; écrivez aussi pour nous autres, les altérés d'une parole vivante et littéraire, débarrassez-nous de ces *Erouslan Lazarevitch*, de ces *Mylord George* et autre nourriture de foire !

Le simple et honnête peuple russe vaut bien que nous répondions à l'appel de son âme bonne et juste. J'y ai beaucoup pensé, et je me suis décidé à tenter quelque chose en ce sens dans la mesure de mes forces. »

Je dois ajouter que la tentative du comte Tolstoï a pleinement réussi. La presse russe a en effet annoncé que ces contes, déjà goûtés par l'élite, sont compris et accueillis, avec plus de faveur encore, par la masse non cultivée.

Quant à la traduction, j'ai essayé, comme je l'ai déjà dit, de suivre autant que possible le texte original, malgré toutes les difficultés que présentait un pareil travail. Car jamais encore, ni dans mes traductions précédentes, ni dans celles des autres traducteurs, on n'avait eu à rendre à la fois et ce style biblique que l'auteur emploie à dessein, et cette couleur locale dont il imprègne ses scènes familières de la vie des moujiks.

Et si on veut bien trouver que cette tentative hardie a été couronnée de quelque succès, je tiens à déclarer ici qu'une part en revient à mon ami Ernest Jaubert, qui a bien voulu joindre ses efforts aux miens pour initier les lecteurs français à ces petits chefs-d'œuvre jugés intraduisibles par bon nombre de mes compatriotes.

É. Halpérine.

Juillet 1886.

D'OÙ VIENT LE MAL

Un ermite vivait dans la forêt, sans avoir peur des bêtes fauves. L'ermite et les bêtes fauves conversaient ensemble et ils se comprenaient.

Un jour, l'ermite s'était étendu sous un arbre ; là s'étaient aussi réunis, pour passer la nuit, un corbeau, un pigeon, un cerf et un serpent. Ces animaux se mirent à disserter sur l'origine du mal dans le monde.

Le corbeau disait :

— C'est de la faim que vient le mal. Quand tu manges à ta faim, perché sur une branche et croassant, tout te semble riant, bon et joyeux ; mais reste seulement deux journées à jeun, et tu n'auras même plus le cœur de regarder la nature ; tu te sens agité, tu ne peux demeurer en place, tu n'as pas un moment de repos ; qu'un morceau de viande se présente à ta vue, c'est encore pis, tu te jettes dessus sans réfléchir. On a beau te donner des coups de bâton, te lancer des pierres ; chiens et loups ont beau te happer, tu ne lâches pas. Combien la faim en tue ainsi parmi nous ? Tout le mal vient de la faim.

Le pigeon disait :

— Et pour moi, ce n'est pas de la faim que vient le mal ; tout le mal vient de l'amour. Si nous vivions isolés, nous n'aurions pas tant à souffrir ; du moins nous serions seuls à souffrir : tandis que nous vivons toujours par couples ; et tu aimes tant ta compagne, que tu n'as plus de repos, tu ne penses qu'à elle : A-t-elle mangé ? A-t-elle assez chaud ? Et quand elle s'éloigne un peu de son ami, alors tu te sens tout à fait perdu ; tu es hanté par la pensée qu'un autour l'a emportée, ou qu'elle a été prise par les hommes. Et tu te mets à sa recherche, et tu tombes toi-même dans la peine, soit dans les serres d'un autour, soit dans les mailles d'un filet. Et si ta compagne est perdue, tu ne manges plus, tu ne bois plus, tu ne fais plus que chercher et pleurer. Combien il en meurt ainsi parmi nous ! Tout le mal vient, non pas de la faim, mais de l'amour.

Le serpent disait :

— Non, le mal ne vient ni de la faim, ni de l'amour, mais de la méchanceté. Si nous vivions tranquilles, si nous ne nous cherchions pas noise, alors tout irait bien : tandis que, si une chose se fait contre ton gré, tu t'empportes, et tout t'offusque ; tu ne songes qu'à décharger ta colère sur quelqu'un ; et alors, comme affolé, tu ne fais que siffler et te tordre, et chercher à mordre quelqu'un. Et tu n'as plus de pitié pour personne ; tu mordrais père et mère ; tu te mangerais toi-même ; et ta fureur finit par te perdre. Tout le mal vient de la méchanceté.

Le cerf disait :

— Non, ce n'est ni de la méchanceté, ni de l'amour, ni de la faim que vient tout le mal, mais de la peur. Si on pouvait ne pas avoir peur, tout irait bien. Nos pieds sont légers à la course, et nous sommes vigoureux. D'un petit animal, nous pouvons nous défendre à coups d'andouillers ; un grand, nous pouvons le fuir : mais on ne peut pas ne pas avoir peur. Qu'une branche craque dans la forêt, qu'une feuille remue, et tu trembles tout à coup de frayeur ; ton cœur commence à battre, comme s'il allait sauter hors de ta poitrine ; et tu te mets à voler comme une flèche. D'autres fois, c'est un lièvre qui passe, un oiseau qui agite ses ailes, ou une brindille qui tombe ; tu te vois déjà poursuivi par une bête fauve, et c'est vers le danger que tu cours.

Tantôt, pour éviter un chien, tu tombes sur un chasseur, tantôt, pris de peur, tu cours sans savoir où, tu fais un bond, et tu roules dans un précipice où tu trouves la mort. Tu ne dors que d'un œil, toujours sur le qui-vive, toujours épouvanté. Pas de paix ; tout le mal vient de la peur.

Alors l'ermite dit :

— Ce n'est ni de la faim, ni de l'amour, ni de la méchanceté, ni de la peur que viennent tous nos malheurs : c'est de notre propre nature que vient le mal ; car c'est elle qui engendre et la faim, et l'amour, et la méchanceté, et la peur.

LE FILLEUL

LÉGENDE POPULAIRE

Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil, et dent pour dent.
Mais moi je vous dis de ne pas résister à celui qui vous fait du mal...
(*S. Mathieu, ch. V, versets 38 et 39.*)
C'est à Moi qu'appartient la vengeance ;
Je le rendrai, dit le Seigneur.
(*Ép. de St Paul apôtre aux Hébreux, ch. X, verset 30.*)

I

Il est né chez un pauvre moujik un fils ; le moujik s'en réjouit, il va chez son voisin pour le prier d'être parrain. Le voisin s'y refuse : on n'aime pas aller chez un pauvre moujik comme parrain. Il va, le pauvre moujik, chez un autre, et l'autre refuse aussi.

Il a fait le tour du village, mais personne ne veut accepter d'être parrain. Le moujik va dans un autre village ; il rencontre sur la route un passant.

Le passant s'arrêta.

— Bonjour, dit le moujik, où Dieu te porte-t-il ?... Dieu, reprend le moujik, m'a donné un enfant, pour le soigner dans son enfance : lui consolera ma vieillesse et priera pour mon âme après ma mort. À cause de ma pauvreté, personne de notre village n'a voulu accepter d'être parrain. Je vais chercher un parrain.

Et le passant dit :

— Prends-moi pour parrain.

Le moujik se réjouit, remercia le passant et dit :

— Qui faut-il maintenant prendre pour marraine ?...

— ...Et pour marraine, dit le passant, appelle la fille du marchand. Va dans la ville : sur la place il y a une maison avec des magasins ; à l'entrée de la maison demande au marchand de laisser venir sa fille comme marraine.

Le moujik hésitait.

— Comment, dit-il, mon compère, demander cela à un marchand, à un riche ? Il ne voudra pas ; il ne laissera pas venir sa fille.

— Ce n'est pas ton affaire. Va et demande. Demain matin, tiens-toi prêt : je viendrai pour le baptême.

Le pauvre moujik s'en retourna à la maison, attela, et se rendit à la ville chez le marchand. Il laissa le cheval dans la cour. Le marchand vint lui-même au-devant de lui :

— Que veux-tu ? dit-il.

— Mais voilà, Monsieur le marchand ! Dieu m'a donné un enfant pour le soigner dans